

## Arthur Rimbaud , Les cahiers de Douai

« Le Mal »

### Introduction :

La guerre de 1870 débute le 19 juillet 1870, lorsque Napoléon III déclare la guerre à la Prusse et on date habituellement le poème de Rimbaud de l'été 1870, avant la défaite de Sedan, la capitulation de Napoléon III, le 2 septembre 1870 et la proclamation de la troisième république, le 4 septembre. « Le mal » apparaît comme un texte de dénonciation, qui se rapproche de poèmes politiques proprement consacrés à la guerre, comme « Le dormeur du val », « « L'éclatante victoire de Sarrebrück », voire « Rages de César », qui met en scène Napoléon III après la défaite de Sedan. Cependant, le titre du poème, « Le mal » pose une question morale souvent adossée à la croyance religieuse, et la deuxième partie du sonnet (les tercets) mettent clairement en cause une religion avide et sans empathie aucune.

Comment Rimbaud associe-t-il guerre, pouvoir et religion dans une même dénonciation ?

Le poème s'organise en deux mouvements, qui suivent la construction du sonnet : les deux premiers quatrains sont consacrés à l'évocation de la guerre, et les deux tercets développent la critique religieuse. On peut noter que le poème n'est constitué que de deux phrases. La première est constituée de 4 propositions subordonnées circonstancielles de temps, suivies dans les tercets par la proposition principale « **il est un Dieu** ». La deuxième est l'incise qui intervient aux vers 7 et 8, sous la forme de trois exclamations adressées à la Nature.

**Tandis que** les crachats rouges de la mitraille  
**Sifflent** tout le jour par l'infini du ciel bleu ;  
**Qu'**écarlates ou verts, près du Roi **qui les raille**,  
**Croulent** les bataillons en masse dans le feu ;

**Tandis qu'**une folie épouvantable **broie**  
**Et fait** de cent milliers d'hommes un tas fumant ;  
— Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,  
Nature ! ô toi **qui fis ces hommes saintement** !...

— Il est un Dieu, **qui rit aux nappes damassées**  
**Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;**  
**Qui dans le bercement des hosannah s'endort,**

**Et se réveille, quand** des mères, ramassées  
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,  
**Lui donnent** un gros sou lié dans leur mouchoir !

### Structure grammaticale :

- **Circonstancielles de temps :**

« Tandis que... sifflent, qu'écarlates...croulent »

« Tandis qu'une folie...broie et fait... »

Quand des mères...donnent »

- **Propositions relatives**

« qui les raille »

« qui fit »

« qui rit »

« qui s'endort et se réveille »

<b>Tandis que</b> les crachats rouges de la mitraille	Insistance sur la violence de la guerre par l'appel à deux sens : l'ouïe avec le verbe « <b>Sifflent</b> », accentué par l'allitération en f ( <b>sifflent, infini</b> , plus loin : <b>feu</b> ) et en i ( <b>sifflent, infini, ciel</b> ) du vers.
---	--

<p>Siffilent tout le jour par l'infini du ciel bleu  <b>Qu'</b>écarlates ou verts, près du Roi <b>qui les raille,</b>  <b>Croulent</b> les bataillons en masse dans le feu ;</p>	<p>la vue, avec l'insistance d'abord sur deux couleurs primaires : <b>le rouge et le bleu</b>, associées à deux éléments opposés : la mort et le sang d'une part, le ciel et l'infini de l'autre. Violence des couleurs que l'on retrouve avec la précision « <b>écarlates ou verts</b> », qui reprend la couleur des uniformes français et prussiennes, et qui met à égalité dans la souffrance les deux armées.</p> <p>L'emploi de la métaphore « <b>les crachats de la mitraille</b> » accentue l'horreur des blessures infligées et manifeste aussi le mépris porté envers ces hommes voués à la mort. La précision temporelle « <b>tout le jour</b> » est appuyée par l'assonance en ou, en écho avec l'adjectif « <b>rouges</b> » au vers précédent et qu'on retrouve aussi avec « <b>crouler</b> »</p> <p>Symétrie de la construction des vers (le verbe en début de vers : <b>Siffilent/Croulent</b>) : met en évidence l'action et sa conséquence : les tirs/ la mort des soldats. Le verbe « <b>crouler</b> » et la précision « <b>en masse</b> » insistent sur le nombre, ce que le pluriel de « <b>bataillons</b> » développe aussi.</p> <p>Le dernier vers suggère une forme d'apocalypse avec l'apparition du « <b>feu</b> », qui connote l'enfer. On remarque aussi que dans ce premier quatrain, la seule présence humaine est celle du Roi (avec majuscule, symbole du pouvoir absolu). Il est présenté dans une attitude méprisante « <b>raille</b> » qui est à la rime avec « <b>mitraille</b> » et reprend aussi la sonorité de « <b>bataillons</b> » soulignant ainsi la responsabilité qu'il porte dans la mort de tous ces soldats.</p> <p>A noter également que la multiplication des « r » dans tout le quatrain ajoute à la violence (<b>crachats, rouges, mitraille, par, écarlates, vers, près roi, raille, croulent</b>).</p>
--	--

<p><b>Tandis qu'</b>une folie épouvantable <b>broie</b>  <b>Et fait</b> de cent milliers d'hommes un tas fumant</p>	<p>Les deux premiers vers du quatrain accentuent l'ampleur de la destruction : d'abord avec le verbe « <b>broyer</b> » qui suggère très concrètement la mutilation des corps, puis avec l'opposition de « <b>cent milliers d'hommes</b> » (importance du nombre ; première mention de l'humanité) désormais réduit à « un tas fumant » (emploi prosaïque de « tas » ; adjectif « <b>fumant</b> » qui renvoie au feu de la strophe précédente).</p> <p>Le jugement est porté avec l'expression « <b>folie épouvantable</b> » qui associe la déraison et l'horreur de la guerre, en reprenant les sonorités du premier quatrain (f, i, ou). Quant à l'allitération en « <b>an</b> », elle se retrouve avec « <b>fumant</b> », aboutissement de la bataille.</p>
<p>Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie, Nature ! ô toi <b>qui fis ces hommes saintement !</b></p>	<p>Le tiret introduit une incise, qui vient commenter le « spectacle ». D'abord avec une première exclamation qui manifeste de la pitié face aux soldats : « <b>Pauvres morts</b> », puis avec une apostrophe faite à la Nature. Les deux premiers compléments circonstanciels « <b>dans l'été, dans l'herbe</b> » renvoient à des circonstances très concrètes, tandis que le dernier, qui utilise l'adjectif possessif « <b>dans ta joie</b> », met en contraste l'été, saison du plein épanouissement de la nature avec la mort des soldats (la rime <b>broie/joie</b> accentue le contraste). Le rejet en début de vers de « <b>Nature</b> » confère à celle-ci une importance plus grande, d'autant que la troisième exclamation la divinise de manière assez solennelle : emploi de « <b>ô</b> », de l'adjectif « <b>saintement</b> ». Le verbe « <b>faire</b> » la présente également comme « <b>mère</b> » nature et les points de suspension laissent aux lecteurs le temps de tirer les conséquences d'une telle affirmation.</p>

<p>Il est un Dieu, <b>qui rit aux nappes damassées</b>  <b>Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or</b> ;  <b>Qui dans le bercement des hosannah s'endort,</b></p>	<p>Le tercet aborde la proposition principale : c'est bien la religion qui apparaît au centre de la critique de R. L'emploi du verbe être « <b>il est</b> » pose une évidence, mais l'article indéfini suggère qu'il en existe d'autres et que tous agissent de même. La critique de R est tout à fait radicale.</p> <p>L'emploi du verbe « <b>rit</b> » rappelle le « <b>raille</b> » attribué au Roi : c'est la même attitude d'indifférence aux souffrances des hommes, le seul objet de satisfaction restant le luxe des objets rituels : « <b>les nappes damassées</b> », « <b>l'encens</b> », « <b>les grands calices d'or</b> ». La cupidité est ainsi dénoncée. L'enjambement du vers 9 à 10 étire la phrase et souligne la solennité du rythme ternaire pour les trois compléments du verbe. Les assonances en « o » (<b>autels, or</b> puis <b>s'endort</b>) et « a » (<b>nappes, damassées calices, puis hosannah</b>) appuient cette solennité.</p> <p>Le dernier vers montre un Dieu insensible aux chants qui le célèbrent (« <b>il s'endort</b> »), mais l'emploi de « <b>bercement</b> » la présente aussi sur un mode infantile et inconscient. La</p>
---	---

multiplication des voyelles (**dans**, **bercement**, **s'endort**) nasales dans ce vers transcrit ce bercement.

**Et se réveille,**  
**quand** des mères,  
ramassées  
Dans l'angoisse, et  
pleurant sous leur  
vieux bonnet noir,  
**Lui donnent** un  
gros sou lié dans  
leur mouchoir !

Le verbe « réveille » vient s'opposer à s'endort et cette rupture est particulièrement marquée par le rythme du vers :

- trimètre avec deux coupes enjambantes :

Et se réveil/le quand des mè/res, ramassées. (4, 4, 4)

- Trimètre avec coupes lyriques :

Et se réveille /quand des mères/, ramassées (5, 4, 3)

Les sonorités en « è » et en « r » réintroduisent dans le vers la dureté de la premières strophes, et l'emploi du pluriel « **des mères** » revient au contexte de la guerre. L'avidité du Dieu est de nouveau mise en évidence autant que son indifférence face à la douleur des mères. Le participe passé « **ramassées** » utilisé avec le rejet expressif de « **dans l'angoisse** », image de manière très forte la souffrance de ces femmes, qui sont ensuite associées au participe présent « **pleurant** ». Leur deuil se confirme avec l'emploi à la rime de « **noir** » et de « **mouchoir** ». Leur pauvreté est lisible dans « **leur vieux bonnet** », le « **sou** » soigneusement conservé dans un mouchoir (« **lié** ») avec un jeu de mots presque pathétique).

### Conclusion :

Avec ce poème, Rimbaud se livre à une critique violente du pouvoir politique qui déclenche la guerre et se soucie peu des conséquences humaines. Mais il frappe aussi plus haut, en mettant en cause religions et églises dont la cupidité profite de la souffrance humaine. Il retourne l'interrogation théologique traditionnelle, s'interrogeant sur l'origine du mal et les moyens de le combattre, en considérant que c'est bien l'institution religieuse elle-même qui est « le mal ». Ce point de vue reprend l'analyse d'autres penseurs du XIXème siècle. On peut ainsi penser à Pierre-Joseph Proudhon, écrivain et philosophe, précurseur de la pensée anarchiste, qui avait lui-même écrit dans **Philosophie de la misère** (1846) « Dieu, c'est le Mal ».



*Panorama de la bataille de Champigny (Detaille Edouard, Alphonse de Neuville, 1881-1882)  
Fragment : Fantassins dans un chemin creux (Musée de l'Armée, Paris)*